Le café pédagogique

FORUM DE LA DÉMOCRATISATION DE L'ÉCOLE

Comment assurer LA RÉUSSITE de tous les élèves ?

LE 06 OCTOBRE

au CNAM de *9h45 à 16h30*

292 rue Saint-Martin 75003 Paris

Metro Réaumur Sébastopol - Déjeuner libre

Une journée d'échanges et de débats organisée par le Café pédagogique, avec la participation de George Pau-Langevin, ministre de la réussite éducative.

Démocratisation : croiser les regards des recherches et des métiers

S'il est désormais bien établi que l'Ecole Française ne parvient pas à « faire réussir » les 15 à 20% d'élèves les plus « en difficultés », le consensus national peine à prendre corps, à la fois sur « ce qu'il faudrait faire » pour y parvenir, et en conséquence les leviers à actionner, notamment dans un cadre budgétaire relativement contraint.

La concertation bat son plein, mais ses séances sont ouvertes aux seuls « responsables » et « experts ». C'est pourquoi le Café Pédagogique a décidé de permettre directement aux acteurs, qu'ils soient enseignants, acteurs de collectivités locales, parents ou simples citoyens, de venir mettre leur grain de sel. Avec une organisation simple : des témoignages d'enseignants, des apports d'experts, et quatre groupes thématiques pour venir échanger sur vos ambitions, vos expériences ou vous questions. (*voir programme p. 24*)
S'il est certain que la journée ne suffise pas à épuiser le débat, elle sera indubitablement l'occasion de croiser les regards. Avec l'idée qu'une des difficultés des questions à régler en matière d'éducation, c'est bien de « prendre au sérieux » les angles à travers lesquelles les autres acteurs voient l'Ecole, en fonction de la position qu'ils occupent…

Du côté de la recherche, les points de vue sont nombreux, parfois divergents. Les sociologues insistent sur le rapport au savoir que veut construire l'école, d'autant plus difficilement que les normes familiales en sont loin. Certains critiquent les implicites de la forme scolaire, qui favoriserait sans le vouloir les enfants des catégories sociales au capital culturel élevé. Les didacticiens, eux, insistent sur la nécessité d'identifier les « obstacles » à l'apprentissage, souvent issus de l'histoire de la construction disciplinaire des savoirs scolaires, et s'évertuent à donner des pistes à travers des outils et des situations. Les cognitivistes insistent sur l'automatisation des procédures et savoir de base, nécessaire pour libérer l'activité de la mémoire de travail. La psychologie sociale observe comment les situations contribuent à développer l'estime de soi ou au contraire conduisent à des mécanismes de défense.

Du côté des « pédagogues », centrés sur leurs conceptions de l'enfant ou de l'apprentissage, on centre la focale sur la motivation, les interactions, les situations, l'activité de l'apprenant, la coopération, le projet d'apprentissage. On remet en cause les modalités classiques d'évaluation, la division entre les disciplines et/ou entre les ordres d'enseignements. On fait une grande place aux « compétences », à « l'interdisciplinarité », au bien-être des élèves, au travail collectif des enseignants…

Paradoxalement, l'institution rejoint parfois certains mouvements pédagogiques ou associations lorsqu'elle insiste sur l'innovation, l'expérimentation, les TICE, le changement, la rupture avec les routines,

François Jarraud, Vincent Peillon et François Bonneau au 5e Forum des Enseignants Innovants à Orléans.

Jean-Marie Barbier et Georges Pau-Langevin à la Biennale de l'Education et de la Formation au CNAM

5e Forum des Enseignants Innovants à Orléans

http://www.forum-orleans2012.net/

les éducations à…, l'autonomie, la contractualisation, les postes à profils… comme étant des leviers pour la réussite scolaire. Les collectivités territoriales, qui ont acquis progressivement leurs compétences en matière éducative, réclament désormais de prendre toute leur place dans la discussion pédagogique, au nom du fait qu'elle entendent bien assortir leur prise en charge financière d'un vrai siège autour de la table du pilotage…

Du côté des enseignants, plus ou moins sensibilisés à ces différentes approches, c'est d'abord l'agir quotidien qui détermine l'urgence : il faut « faire classe », préparer le travail à faire pour les élèves, gérer les relations avec les parents… La réduction des effectifs reste toujours la première demande, suivie de plus en plus fort par le besoin d'accompagnement, de formation, de travail collectif. La formation s'empare avec plus ou moins de difficulté de ces questions, oscillant entre prescrire ce qu'il y a à faire et accompagner pour comprendre ce qu'on fait, et ce d'autant moins facilement que ses moyens ont subi des coupes drastiques. Les espaces locaux, dans l'établissement et dans les réseaux, restent trop rares pour contribuer à développer la culture professionnelle des différents acteurs.

Face à ces défis, le Café Pédagogique est un des acteurs qui peut contribuer à la discussion, à la fois par sa capacité à nourrir les informations accessibles à tous, gratuitement, mais aussi par ses initiatives : le Forum des Enseignants Innovants a gagné ses lettres de noblesse et est devenu un lieu unique de confrontation des multiples inventions des enseignants pour mieux faire apprendre leurs élèves. La plupart de ceux que vous entendrez témoigner aujourd'hui font partie de ce réseau qui contribue à écrire le futur de l'Ecole.

Le Forum de la Démocratisation poursuit le genre, en faisant dialoguer directement des universitaires de plusieurs courants de recherche, des responsables de collectivités locales et des enseignants, autour d'une problématique simple : la République est-elle prête à donner à l'Ecole les moyens d'une nouvelle ambition au service de la réussite de tous ? Les lecteurs du Café Pédagogique, eux, comme beaucoup d'autres, n'attendent pas les calendes grecques pour s'y mettre.

L'équipe du Café Pédagogique

http://www.cafepedagogique.net/communautes/Forum2012/default.aspx

Enseignants innovants : la démocratisation s'invente au quotidien.

Depuis onze ans, le Café Pédagogique raconte mois après mois l'innovation pédagogique, celle qui nait dans les classes à l'initiative des enseignants.

L'invention au quotidien d'une éducation du XXIe siècle relève d'une obstination à croire que l'école est faite pour tous, que la réussite éducative est un droit dont il faut s'emparer. Il n'existe pas de portrait-robot de l'enseignant innovant. Homme, femme, débutant, chevronné, prof du primaire, du secondaire, en classe prépa, en lycée professionnel, rural, urbain, chacun dans son contexte adapte son enseignement, saisit les idées, les techniques, les méthodes pour que le savoir à dispenser devienne une connaissance à acquérir par tous les élèves. Les cinq cents enseignants côtoyés lors des cinq éditions annuelles du Forum des enseignants innovants ont chacun leur histoire, mais tous ont en commun ce souci constant de faire évoluer leurs pratiques professionnelles pour une école plus inclusive, plus démocratique.

Parfois l'innovation nait d'une situation particulière ou d'une difficulté rencontrée. Amandine Terrier a commencé à utiliser Twitter avec ses élèves lors d'un voyage de classe pour garder le contact avec les parents, leur faire partager émotions et découvertes. Marie Soulié s'est lancée dans l'écriture collective d'un rap pour que ses élèves découvrent et s'enrichissent de ce qu'ils rejetaient : les différences de l'autre. L'innovation se développe aussi lorsqu'un état de fait s'avère inacceptable. La pauvreté des choix d'orientation des élèves en découverte professionnelle, les conduisant quasiment à une voie sans issue, a amené Thierry Lambert à imaginer un système d'orientation à l'envers pour réveiller les ambitions, la confiance en soi aussi. Les Tice ont favorisé l'émergence de pratiques innovantes. Monique Ducroux a saisit tout l'intérêt de remplacer son cahier de vie par un blog pour impliquer encore un peu plus les enfants de sa classe de maternelle dans leurs apprentissages. L'innovation s'impose aussi de temps à autres pour favoriser une nouvelle approche de la citoyenneté. Olivier Bichet enseignant d'EPS met toute son énergie pour développer le RollerFootBall®, un apprentissage du respect, de la mixité, de la non-violence, de l'apprendre et du vivre ensemble.

Ces cinq enseignants sont les invités de la table ronde « Quelles pratiques innovantes pour démocratiser l'Ecole ? ».

Intuitivement ou après mûre réflexion, ils ont conçu et développé leur initiative. Ils seront les porte-paroles de l'innovation pédagogique au quotidien, aux côtés de chercheurs, observateurs/analyseurs de leurs pratiques. L'innovation est une affaire d'apprentissage qui se propage, s'attrape et évolue sans arrêt, un phénomène à décrypter, expliciter, encourager. Cette parité à la tribune est aussi une reconnaissance de ce que nous apprend l'expérience de ces enseignants et des compétences hors pair qu'ils acquièrent en développant leur projet. Discutons-les, partageons-les, développons-les... pour que nos métiers contribuent à dégager la route de la réussite de tous.

L'équipe du Café Pédagogique

5e Forum des Enseignants Innovants à Orléans

Monique Ducroux : « Si, si, dès la petite section... »

Monique Ducroux réussit un double exploit : elle tient un blog de classe depuis plusieurs années, qui plus est en Petite Section. Mais quel intérêt ce projet présente-t-il, en terme d'apprentissages, pour de très jeunes enfants ?

Depuis combien de temps enseignez-vous, et dans quelle région ?

J'enseigne depuis 30 ans dans la région lyonnaise. J'ai enseigné en élémentaire, puis 15 ans en Classe d'Initiation et ensuite en maternelle. Je suis en Petite Section depuis 6 ans.

Vous présentez la tenue d'un blog d'une classe de ... petite section, pouvez-vous nous préciser ce qui vous a mené professionnellement à choisir ce support ?

Lors d'un stage TICE d'une semaine, il y a six ans, nous avons eu une demi-journée sur le thème des blogs, et je me suis dit que c'était le support idéal pour remplacer mon cahier de vie papier que j'avais du mal à faire (du fait du coût de l'impression des photos) et à faire circuler dans les familles. L'occasion m'était donnée de raconter nos activités aux familles et de pouvoir entrer en interaction avec elles.

Ce choix vous a-t-il conduite à modifier vos façons de travailler ?

Oui, parce que cela devient une préoccupation à chaque instant, mais aussi parce que le lien aux familles est devenu beaucoup plus important, beaucoup plus étroit. Je travaille sous le regard «public» et ça m'oblige à plus de cohérence, à plus d'adéquation aux programmes. Je réfléchis plus qu'avant. Cela a changé aussi le regard des enfants sur nos activités car les «fidèles» du blog pensent aussi à ce que nous allons raconter.

Qu'estce que ça vous demande en temps et préparations matérielles ?

Je dois faire des photos, des films, des enregistrements et surtout chaque jour à midi, je dois écrire l'article que les familles vont lire en rentrant dès la fin de la classe l'après-midi. Tout ce temps s'ajoute au reste de mes préparations, c'est un investissement personnel important.

Comment ce projet évolue au cours du temps ?

Ce projet a déjà évolué car, parti de ma classe, il a essaimé chez mes collègues qui elles aussi font un blog pour leur classe. Certains enfants ont donc pu avoir un blog sur toute leur scolarité maternelle.

Je suis partie d'un blog avec 3 ou 4 photos par article à un blog avec des vidéos, des diaporamas, des livres numériques, des enregistrements sonores. J'ai ajouté des conseils aux familles ou des liens vers des sites qui me paraissent intéressants pour des enfants de 3 ou 4 ans.

Que constatez-vous des bénéfices de ce projet sur l'implication des enfants, des parents ?

Les enfants sentent que leurs activités ont de l'importance, ils ont compris que chaque progrès ou prouesse est susceptible d'être annoncé dans le blog. Ils connaissent beaucoup plus rapidement les comptines et chansons puisqu'ils les rechantent ou redisent avec leurs parents à la maison.

Chaque année en fin d'année scolaire, je fais passer un sondage anonyme aux familles leur posant des questions sur leur fréquentation et leur vision du blog. Ce qui m'est répondu chaque année, c'est que le blog améliore la connaissance des activités de l'école maternelle et la confiance accordée à l'enseignante. Pour beaucoup, il améliore aussi la motivation de l'enfant parce qu'il est fier de partager avec sa famille, parfois avec des grands parents ou oncles, tantes , loin de l'école, de sentir leur intérêt et de pouvoir en reparler. Et pour certaines familles, il améliore même le dialogue avec l'enfant. »

Votre blog est très populaire et attire beaucoup d'internautes, il est également un relais pour les enseignants débutants. Quels sont vos échanges avec eux ?

Ce blog est pour moi un grand bonheur dans l'échange avec les collègues. Certains sont devenus des amis. Des enseignants débutants, mais aussi des enseignants chevronnés qu'une activité ou un document intéressent. On commente ensemble ce qu'on a fait, les uns et les autres, avec les ressources, on les enrichit. J'ai maintenant des contacts dans plusieurs pays du monde, échangeant avec des enseignantes québécoises, marocaines, chinoises, brésiliennes, anglaises. Ce matin, Manon, enseignante au Québec m'a envoyé un document qu'ils ont conçu à destination des familles en voyant un article récent du blog où je donnais des conseils simples pour aider son enfant à approcher l'écrit. Donc je donne mais je reçois aussi beaucoup ! » ■

Le blog de Monique Ducroux :
http://petite-section-a-chouffet.over-blog.com/

Thierry Lambert :
« Leur donner à voir des opportunités... »

Professeur de physique chimie au collège de la Loge des Bois à Senonches, dans l'Eure, Thierry Lambert s'est interrogé sur la pauvreté des choix dans lesquels s'enferment les élèves en parcours Découverte Professionnelle : quelques métiers, déjà saturés, bornent souvent leurs perspectives

Après plusieurs années d'un travail sur l'environnement, en relation avec une option d'Éducation au Développement Durable menée en 4ème depuis 2006, il a décidé de relier son collège à 2 lycées de Nogent le Rotrou, le lycée polyvalent via la filière STI2D et le lycée des Métiers.

Le résultat : la mise en œuvre croisée de la fabrication de panneaux photovoltaïques mobiles pour le local à vélos, occasion pour les élèves de croiser leurs expériences et leurs compétences d'élèves, et de faire découvrir aux collégiens les filières industrielles locales, qu'ils méconnaissent et délaissent le plus souvent par ignorance des ressources qu'elles proposent en termes de formation et d'emploi.

Dans un secteur rural enclavé, peu desservi par les transports, l'enjeu n'est pas anodin de montrer aux adolescents les opportunités qui s'offrent à eux à proximité de leur lieu de vie. Ainsi, une entreprise voisine d'usinage de précision essaie d'embaucher des élèves avant même la fin de leur scolarité.

« C'est un travail d'orientation à l'envers, estime Thierry Lambert. *Au lieu de leur présenter les métiers en général, on leur fait connaître les filières à travers les jeunes de leur âge qui y sont impliqués, en leur donnant à voir directement les applications qu'elles permettent. Pour eux, c'est plus concret et plus parlant. »* Effets directs de la démarche : de nombreuses demandes d'inscription à l'option EDD de 4ème, pour des élèves qui vont se diriger vers la classe de Découverte professionnelle, et un partenariat qui promet de se développer avec les lycées de Nogent. *« Pour qu'ils choisissent leur projet au lieu de s'y enfermer par défaut... Ce projet pourrait être repris sans problème dans beaucoup de collèges, dans un travail commun entre les enseignants, la vie scolaire et la direction de l'établissement, à peu de frais. »*, estime Thierry Lambert. ■

Parité :
4 000 lycéens pour une seule humanité

Comment lutter contre les discriminations effacer les stéréotypes sexistes ? Henriette Zoughebi, vice-présidente de la région Ile-de-France en charge des lycées, a organisé une journée de restitution des réalisatons du dispositif Jeunes pour l'égalité. Pour elle, c'est un des exemples de son «pari pour l'Égalité»...

Pendant une année 4 000 élèves de 18 lycées, principalement situés dans des quartiers populaires, tous volontaires, ont participé à un programme de sensibilisation initié par la région Ile-de-France pour diffuser la culture de l'égalité dans les lycées. Des travaux sur la parité ont été intégrés à différents enseignements. Les lycéens ont travaillé sur les violences sexistes, les représentations sexuées de soi, la liberté de disposer de son corps ou encore la laïcité. Ils ont bénéficié d'ateliers d'écriture et d'ateliers théâtre animés par l'Adric, la compagnie Desamorces, la Maison de l'arbre et la Maison des écrivains et de la littérature.

Les bruits que font les garçons

«M. Propre ? On devrait dire Mme Propre. C'est la femme qui fait tout». Les lycéens témoignent de ce qu'ils voient et entendent, notamment ce que les filles entendent quand elles passent devant des garçons... Il y a le son mat des coups : ceux des violences conjugales ou du collégien qui tape sur sa copine. Il y a le chuintement de la rumeur assassine, les hurlements de l'excisée, les gémissements de l'inceste. Il y a aussi les sanglots de l'extrême solitude. Et puis il y a le silence du surveillant ou de l'enseignant qui détourne les yeux et n'intervient pas. Ces horreurs, les jeunes filles ont décidé de les raconter, avec grâce et courage, dans des textes souvent magnifiques.

«Il y a plus de violence sexiste ou homophobe qu'on ne croit dans la société et à l'école», confie Henriette Zoughebi. *«On a besoin de davantage d'attention pour ces questions»*. Pour elle, il est temps que l'Ecole mette la question de l'égalité au coeur de l'éducation. *«L'orientation est terriblement sexuée. Les manuels scolaires et les contenus d'enseignement ignorent ou minimisent la place des femmes, par exemple en histoire ou dans l'histoire des sciences. On a vraiment à changer tout cela».*

Les professeurs ne savent pas toujours quoi faire

«Quand dans une cour de lycée il y a des injures sexistes ou des mains aux fesses, il arrive que des professeurs soient tellement sidérés qu'ils passent sans rien dire». Avec le dispositif «Jeunes pour l'égalité», le Conseil Régional veut travailler avec les équipes éducatives pour qu'ils puissent mieux aider les jeunes. *«Car dès lors qu'on discute avec eux on arrive à faire évoluer leur façon de penser».*

Les stéréotypes sexistes sont-ils plutôt le fait des établissements des quartiers populaires ? *«C'est général»*, estime H. Zoughebi. *«Il est vrai aussi que les stéréotypes sont particulièrement installés dans les lycées professionnels. Avant d'être dans la tête des jeunes, les stéréotypes, qui font que telle filière est jugée masculine, telle autre féminine, sont d'abord dans celle des orienteurs de l'éducation nationale. Dans les filières générales, le sexisme existe aussi, mais de façon plus perverse. Les filles peuvent aller dans n'importe quelle filière mais les garçons vont très peu en L car on pense qu'il n'y a pas de débouchés. Le stéréotype pèse sur le garçon. Dans le post bac il pèse sur les filles qui sont peu nombreuses à aller en prépa scientifique ou en école d'ingénieurs»*. Vice-présidente de la région Ile-de-France, H Zoughebi va saisir le ministre. *«Je vais proposer au ministre qu'on prenne en considération cette question dans tout le système éducatif».*

Un projet pour changer les classes

Au lycée Jean Rostand de Villepinte (93), deux classes de seconde ont participé à un atelier d'écriture et un atelier affiche. Sylvie Brault-Moreau, professeure d'anglais, a fait travailler les élèves sur des dessins, des vidéos et des textes littéraires. *«Le dispositif a changé la façon de penser des filles et des garçons, par exemple sur l'avortement ou sur l'image que les adolescents ont de leur corps et de leur identité. Ca a changé aussi mon propre regard sur les élèves. J'ai vu des jeunes qu'on n'entendait pas s'impliquer et faire des textes surprenants. En ce sens, cela influe sur leur orientation».*

La région a décidé de reconduire le dispositif en 2012-2013. L'ensemble des travaux des élèves sera montré une nouvelle fois au Salon de l'Education. Abderahmane nous invite à ne pas manquer l'occasion. «*En chacun de nous se cache une âme, qu'importe la race, la religion. Approche mon frère qu'on se fasse la bise...»* ■

Yves Reuter :
« Certains contextes font la différence »

Une école sous le regard des chercheurs, ce n'est pas obligatoirement une boite de hannetons sous la loupe d'un entomologiste... Didacticien renommé, observateur exigeant des pratiques, Yves Reuter présente sa méthode... et ses résultats.

Quand une équipe de recherche peut prendre le temps d'observer sur un temps long les pratiques d'une école «innovante», et de comprendre le sens que les enseignants donnent à leur travail, est-il possible d'en tirer des conclusions sur les «pratiques professionnelles efficaces» ? En prenant nombre de précautions, Yves Reuter et son équipe prennent le risque de répondre à la question...

Cinq années d'observations

Pendant cinq ans, à l'école Helene Boucher (élementaire) et Anne Franck (maternelle) de Mons en Bareul, une équipe du laboratoire Théodile (Lille III) a suivi la mise en œuvre, dans toute une école, d'une pédagogie Freinet, à partir d'un projet coordonné par l'IEN, Jean-Robert Gier, en collaboration avec le groupe local de l'ICEM, avec une demande d'évaluation de la part de l'institution. On a donc mis en place un protocole expérimental, avec un projet pédagogique dérogatoire aux règles habituelles du mouvement, notamment la nomination « sur profil » d'une équipe en 2001. Les anciens maîtres de l'école ont donc été « poussés vers la sortie ». Nombre de familles ont été inquiètes de ce changement de pédagogie, et les maîtres Freinet eux-mêmes qui ont dû se plier au regard évaluateur des chercheurs. *« Il a été difficile de travailler pendant 5 ans, sans rendre de résultats rapides, comme on en demande de plus en plus aux équipes de recherches…»* explique Yves Reuter, coordonnateur de l'équipe de recherche.

Selon lui, il a fallu donc d'abord fallu aller contre des représentations fortement ancrées dans certaines équipes universitaires, selon lesquelles les pédagogies alternatives seraient plus favorables aux enfants de classe moyenne qu'aux enfants des catégories populaires. « *On nous a aussi demandé, au ministère, de voir dans quelles conditions les réussites éventuelles que nous observerions pourraient être transférables… Il nous aussi fallu nous prémunir contre les méfiances de connivence, et donc s'interdire de travailler en collaboration avec les enseignants. Le temps long de notre recherche devait nous y aider* ».

Conclusions des universitaires sur ce qu'ils ont constaté dans ce groupe scolaire : le principe essentiel de ce groupe d'enseignants est de se centrer sur les apprentissages. *« Ce qui est prohibé par les enseignants, l'est parce que cela risque de nuire aux apprentissages. Ce n'est pas l'enfant qui est au centre, c'est l'élève et son rapport au savoir. C'est l'élève qui apprend, nul autre ne peut le faire à sa place »*. Ici, enseigner, c'est permettre et étayer les rythmes différents des élèves, avec une grande attention des maitres sur ce que font effectivement les élèves, les difficultés qu'ils rencontrent. Le milieu scolaire est fait pour aider l'enfant à se construire comme sujet apprenant, et cherche à favoriser son adhésion et son enrôlement. C'est la conséquence de la volonté des enseignants d'aider à limiter la rupture entre l'enfant et l'élève, en reconnaissant les rôles et compétences extérieures, en partant des propres questionnements de l'élève au lieu de chercher à répondre à des questions que qu'il ne se pose pas les élèves.

« Contrairement à ce qu'on entend souvent, j'ai vu une école où chacun est à sa place, sans aucune confusion des rôles : les maitres ne sont pas les égaux des élèves. Mais cette rigidité à un corolaire : la souplesse, la réactivité, le droit à récupérer ses droits… J'ai aussi été frappé par l'importance du travail : pour apprendre, il faut s'y mettre, il faut s'engager, rien ne vient facilement. Mais chacun est acteur, bénéficiaire et propriétaire de son travail, et c'est de là que vient la reconnaissance et l'engagement.»

Au bout de cinq ans, quel bilan ?

Globalement, l'école s'est relevée par rapport à la situation antérieure : augmentation des élèves inscrits, diminution de la violence, meilleurs résultats aux évalua-

tions, meilleure intégration des élèves en souffrance (y compris ceux envoyés par les autres écoles) sollicités comme les autres, disparition de catégories fixistes et humiliantes, climat de travail dans l'école en amélioration. *« Tous les observateurs sont frappés par cela : moins de craintes, moins de peurs »*. En collège, les résultats continuent à être positifs, et l'équipe de recherche note *« la capacité importante des élèves à analyser les mécanismes en vigueur dans l'établissement »*…

Yves Reuter souligne la grande clarté de ses résultats : *« c'est suffisamment rare, dans le milieu de la recherche, pour être souligné. Nous avons pu montrer, sans connivence et en toute recevabilité scientifique, que les pédagogies Freinet que nous avons observées ont des effets positifs y compris sur les élèves de milieux culturels les plus distants de l'école ».*

Limites et problèmes

Cependant, l'universitaire tient à présenter une situation la plus objective possible, et se garde bien d'avancer que tous les problèmes soient résolus. Il avance plusieurs points :

- l'environnement de misère sociale fait que le quartier est très fragile : le niveau de langage disponible pour les enfants n'est parfois pas totalement récupéré ;
- les politiques ministérielles peuvent facilement remettre en cause ce qui se passe dans l'école (suppression de postes, modification des affectations),
- les enseignants peuvent être parfois fatigués, usés ;
- le travail pourrait être remis en cause par l'arrivée d'un nouvel inspecteur moins engagé dans l'expérience…
- paradoxalement, l'investissement important des enseignants les rend très sensibles aux difficultés, aux remises en cause, aux contacts avec les autres enseignants (remplaçants, intervenants, RASED, concurrence avec d'autres écoles qui pensent être « moins aimées »…) : *« plus une école est expérimentale, plus elle risque de miner son fonctionnement en voulant montrer ce qu'elle fait ».*
- certains dispositifs mis en œuvre dans les classes peuvent être routiniers,
- les parents restent parfois inquiets des méthodes pédagogiques, surtout lorsque les campagnes médiatiques contribuent à renforcer les troubles…
- côté élèves, il reste de l'hétérogénéité et des points de faiblesse : vocabulaire en grammaire, exercices décontextualisés…

« Mais derrière ces résultats, il faut aussi interroger ce que sont les savoirs disciplinaires, comment ils doivent évoluer… »

Enfin, Y. Reuter juge légitime d'interroger le principe d'équipe « choisie » sur projet: *« ce qui est ici mené au service d'une ambition de réussite des élèves les plus en difficulté n'est-il pas réclamé par les tenants des thèses les plus libérales qui exigent plus d'autonomie des établissements, ou des recrutements locaux d'enseignants choisis sur projets ? ».* ■

Quels principes de fonctionnement transférables ?

Cherchant à répondre à la commande du ministère, et malgré ses réserves (on sait que toute expérience généralisée à la hâte tourne toujours au fiasco), l'équipe Théodile d'Yves Reuter identifie plusieurs paramètres qui lui semblent contribuer à faire réussir des élèves :

- solidarité des enseignants, concertation maternelle-élémentaire
- construction collective de règle de fonctionnement, respect scrupuleux de la part des élèves et des maîtres,
- information précise des parents, souci de leur implication,
- accent mis sur la coopération et l'entraide, reconnaissance du sujet-élève
- importance accordée à la notion de travail, à sa conscientisation, à la valorisation des efforts de chacun,
- articulation entre production et attitude réflexive,
- diversité des catégories d'activité face aux savoirs,
- établissement d'un climat propice aux apprentissages (sérénité, droit à l'erreur, droit à l'aide),
- recherche de clarté cognitive quant aux cadres, règles, tâches, objectifs…,
- place importante attribuée au temps pour s'ajuster au cheminement de chacun,
- construction d'une culture commune, inscription dans une histoire scolaire, capacité de mesurer l'évolution des progrès…

Gilbert Longhi :
« La honte peut cacher le désir d'école »

Le bureau du proviseur du lycée Jean Lurçat, à Paris, n'est pas l'officine d'un gestionnaire efficace et désincarné. Photos de classe, attestations plus ou moins poussiéreuses, vieille carte de France : le bureau de Gilbert Longhi est un lieu très personnel. Tout nous rappelle que le chef d'établissement a été élève et ne l'a pas oublié. La vivacité des gestes, l'accent sonore expriment des racines et des engagements...

Votre dernier livre repose sur l'expérience du lycée Lurçat qui propose de nombreux dispositifs pour lutter contre le décrochage.

A l'origine, ces dispositifs n'ont pas été créés pour régler le problème des élèves en difficulté en les mettant dans des voies séparées de façon à améliorer l'homogénéité des classes. Notre structure a été voulue par la hiérarchie. Elle a compétence académique et accueille environ 230 personnes, parmi lesquelles seulement 6 ou 7 viennent de Lurçat. Nous prenons des jeunes qui vont de la fin du collège à la terminale. Nous avons une classe «4 Z» (Z comme zèbre !) qui accueille des collégiens de plus de 16 ans en rupture de ban. Un autre dispositif, «la ville pour école» prend des jeunes en échec en fin de seconde, par exemple des élèves qui devraient tripler la seconde. On leur propose un tutorat et un va et vient entre l'école et leurs tuteurs. «Le lycée intégral» prend les adolescents comme des êtres complets, avec le poids de leur passé, et vise à les remettre dans le train des études en définissant un nouveau projet scolaire. «Le lycée du temps choisi» s'adresse à des jeunes de terminale qui ont échoué au bac. On leur propose des modules de formation individualisés dans la journée ou le soir, avec le suivi d'un tuteur qui n'est pas forcément un enseignant. Le «lycée de la solidarité internationale» accueille des collégiens et les amène à un niveau de première SMS en bâtissant un projet qui donne du sens à l'enseignement puisque les études sont valorisées par la participation à des projets de solidarité internationale. Ces dispositifs donnent à ces jeunes un statut scolaire, un adulte de référence et un parcours à la carte de façon à ce qu'ils reconstruisent leur relation avec l'école. C'est du sur-mesure.

Ne pensez-vous pas que des formules plus classiques, comme l'apprentissage, permettraient à ces jeunes de recevoir une formation ?

L'orientation vers l'enseignement professionnel n'est pas forcément bien perçue par le jeune. Il ne veut pas faire le deuil d'une orientation «normale». Il ne comprend pas que ses parents, ses profs lui refusent une seconde chance et prend cela pour une violence et le vit comme une forte dépréciation de soi.. C'est seulement après une période de renaissance qu'il pourra accepter une orientation vers l'apprentissage ou ailleurs. L'adolescent est une entité en mouvement, bien différente d'un adulte. Ce que nous faisons c'est leur accorder un moratoire administratif. On soigne les blessures des jeunes en leur donnant la possibilité de retourner à l'école.

Le malade, c'est l'école ou le jeune ?

L'école n'est pas pathologique. Mais elle révèle la pathologie. Dans le passé, la famille aurait été le lieu du trouble. Actuellement les adolescents n'ont plus de conflit avec leurs parents. Le conflit s'est reporté sur l'école.

Mais les décrocheurs ne veulent plus de l'école !

Quand, à 17 ans, on reste à la maison et qu'on regarde les autres aller au lycée, c'est le statut de jeune que l'on perd. Le désir d'école, chez ces adolescents, je l'ai constaté et je peux affirmer qu'il existe. Il peut être caché par la honte et la peur de décevoir. Les adolescents veulent être comme tout le monde, des élèves. Ils ne veulent pas décevoir leurs parents. La phobie apparaît comme une protection. C'est lié à la dépréciation de soi, à l'incapacité de répondre à l'attente des parents. Ca génère des troubles psychosomatiques : instabilité, insomnie, peur d'entrer au lycée. L'ado dit «j'accepte les critiques, mais je ne supporte plus les reproches». C'est le va-et-vient entre nous et l'école qui va créer l'envie d'école.

Ces dispositifs seraient donc le lycée idéal, tel qu'il devrait être partout ?

En fait l'école s'est toujours intéressée à tous les publics, par exemple les élèves malades ou handicapés. Nous nous bornons à ajouter dans nos «écoles» une pédagogie moderne, celle des méthodes actives et nous évitons les pédagogies «dolosives», celles qui font souffrir l'élève. On essaie de réparer.

Nous n'avons pas de doctrine, on invente spontanément. Les enseignants libèrent leur capacité créative qui est bloquée dans le système classique. Mais ça marche aussi parce que nous avons le soutien matériel du lycée : les postes, le CDI, le matériel etc. En échange cela apporte à tout le lycée une image de liberté, des profs plus épanouis, plus créatifs. ■

Marie Soulié :
« Les mots du rap contre la cloison de verre »

Et si un projet, ce n'était pas forcément quelque chose de prévu à l'avance ?

Et si, parfois, c'était la capacité à «réagir en vol» qui pouvait être la source de réussite ?
Dans ce collège du Sud-Ouest, la modification soudaine du recrutement des élèves a brusquement rendu le travail plus difficile.
Il faut réagir...

Pour la première fois cette année, Marie Soulié, enseignante de français au collège Daniel Argote à Orthez accueillait dans sa classe de quatrième de nombreux enfants de la communauté des gens du voyage. Elle constate chez les filles notamment un absentéisme fort et se demande comment améliorer cette fréquentation en pointillés. Elle observe aussi comme un malaise, des tensions, une communication difficile, voire inexistante, entre les enfants du voyage et les autres élèves. Mais Marie se sent démunie face à une expression flagrante de discrimination, un rejet basé sur des a-priori qui ne présage rien de bon pour la suite de l'année. Elle décide alors de mettre l'ensemble de la classe autour d'une feuille pour y poser les mots qui ouvriraient la cloison de verre entre les groupes. Le travail est collectif, en grand groupe au départ puis en petits ateliers. Tous construisent ensemble et nécessairement doivent se parler pour échanger.

Le thème de la discrimination est traité en rimes, et de fil en aiguille un rap se construit. Marie Soulié demande à sa collègue enseignante de musique de les aider à mettre du son sur les vers qui parlent des inégalités, du racisme, du rejet de l'autre sous prétexte de la différence. Elle propos à ses élèves de réaliser un clip.

Pour illustrer les paroles, ils choisissent le mode du symbolique plutôt que du figuratif. L'enseignante d'EPS viendra contribuer aux projet, en explorant les figures de l'acro-gym pour trouver les justes illustrations. Ils fabriquent même un chariot pour réaliser un travelling.

Quatre mois ont été nécessaires pour finaliser le travail. Marie Soulié est satisfaite du résultat. Le clip est de belle qualité, même si sa diffusion est restreinte : une partie du groupe ne souhaitait pas qu'il soit publié en ligne, de peur de recevoir des critiques peu amènes.

« C'est le meilleur projet de ma vie » nous dit elle *« Voir l'investissement des élèves m'a fait plaisir. Ils venaient même le mercredi. »* Une fois le travail terminé, ils ont souhaité le poursuivre et un atelier rap a été créé.

Pourtant, le projet contrairement aux précédents qu'elle a menés était totalement improvisé, construit en fonction de l'évolution du groupe et du travail réalisé. Cette construction au jour le jour a plu à l'enseignante. *« J'ai appris à travailler sans connaitre les objectifs finaux au départ et cela m'a amenée à voir différemment ma relation aux élèves ».* Alors forcément, elle se dit que l'an prochain un nouveau projet naitra, fruit de sa rencontre avec les classes et des questions qu'il leur faudra résoudre ensemble. ■

Jean-Yves Rochex :
« Réouvrir le chantier de la culture scolaire »

Donner le plus à ceux qui ont le moins, passe par plus de moyens, mais aussi par un «réexamen rigoureux» des modes de transmission de la culture scolaire. Mais comment réconcilier enseignement explicite et activité intellectuelle de l'élève ?

Co-auteur avec Jacques Crinon, de «La construction des inégalités scolaires», Jean-Yves Rochex attend du nouveau gouvernement la rupture avec la mise en concurrence des établissements. Il appelle à la mise en place d'une véritable politique prioritaire qui s'accompagnerait d'une réflexion sur la pédagogie d'une véritable démocratisation scolaire.

Une rupture radicale

L'urgence en matière de politique d'éducation, est à la rupture radicale avec les orientations libérales basées sur la mise en concurrence des individus et des établissements, sur l'individualisme et la soumission des missions de l'école aux logiques de marché. Elle est à l'affirmation – dans les faits, dès aujourd'hui et à plus long terme – des visées de démocratisation de l'accès aux savoirs et à leur exercice critique, et de réduction des inégalités, sociales et sexuées, à l'école comme ailleurs. Toutes les études internationales confirment que notre système éducatif est l'un de ceux où le « déterminisme social » pèse le plus lourd sur les apprentissages et les performances scolaires, et qu'il souffre non d'un excès mais d'une insuffisance de démocratisation et de logiques de concurrence et de ségrégation qui menacent son unité même.

Des dotations inégalitaires

L'un des premiers actes d'une telle rupture devrait à mon sens être de généraliser et de mettre en œuvre le principe « donner plus à ceux qui ont le moins » bien au-delà des écoles et établissements concernés par la politique ZEP (dans lesquels il est d'ailleurs loin d'être effectif comme l'a montré le récent rapport de la Cour des comptes). La dotation en moyens budgétaires et humains de toutes les écoles et établissements devrait, selon ce principe, être différenciée et varier de manière progressive en fonction des caractéristiques sociales et culturelles des populations qui y sont accueillies, selon des critères élaborés et mis en œuvre de manière transparente et démocratique.

Une telle mesure aurait pour effet d'inscrire l'objectif de lutte contre les inégalités dans les principes mêmes de fonctionnement de l'ensemble de notre système éducatif, et de ne pas l'identifier à la seule politique ZEP, dont les derniers avatars n'ont d'ailleurs plus grand chose à voir avec cet objectif. Elle permettrait également de reconfigurer drastiquement cette politique en rompant tant avec les processus de dérégulation dont le programme Eclair est un véritable cheval de Troie, qu'avec les logiques méritocratiques individualistes et naturalisantes visant à promouvoir les « bons pauvres » à « l'excellence » et à « l'élite » (logiques que l'on n'a pas vu à l'œuvre de la part des seuls ministères de droite), et assignant la grande majorité des élèves de ZEP à des conditions d'apprentissage dégradées et à une version édulcorée du socle commun.

Concentrer les efforts

Il s'agit au contraire de mettre en œuvre un plan d'urgence et d'ampleur (une sorte de « plan Marshall » éducatif) au service de la réussite de tous dans les écoles et établissements les plus fragilisés. La mise en œuvre du principe de dotation inégalitaire précédemment évoqué permettrait de cibler et de concentrer cet effort sur les quartiers et les établissements les plus précarisés plutôt que de maintenir la situation actuelle, issue d'une extension peu raisonnée de la carte des ZEP et d'une dilution parallèle des maigres efforts consacrés à cette politique (situation qui, elle non plus, n'est pas le seul fait des ministères de droite).

Réconcilier pédagogie active et explicite

Ce principe et cette exigence – en actes – de justice sociale doivent également être principe et exigence de culture. C'est dire, qu'au-delà des moyens indispensables, il n'y aura pas de réelle démocratisation sans examen critique rigoureux des modes d'élaboration, de définition et de transmission de la culture scolaire. On sait aujourd'hui que tous les dispositifs ou toutes les pratiques d'enseignement ne se valent pas au regard des enjeux de démocratisation, que

des modes de faire qui se veulent innovants et favorables aux enfants de milieux populaires peuvent aller à l'encontre des objectifs poursuivis et s'avérer aussi inégalitaires que les modes de faire dont ils visaient à se démarquer. Il y a là un enjeu majeur, que 30 années de politique ZEP ont contourné, et qu'il convient d'affronter sereinement mais radicalement, à l'encontre des débats caricaturaux, des postures dogmatiques et des oppositions simplistes entre « pédagogues » et « républicains », entre « centration sur les enfants » et « centration sur les savoirs ». Il faut œuvrer à concilier les acquis des pédagogies visant à ce que les élèves soient en activité intellectuelle et les exigences des pédagogies explicites et structurées, pour ne pas laisser à la charge des familles ou du hors l'école la construction de ce qui est nécessaire pour apprendre et réussir à l'école.

Faire place aux techniques

Ces questions, professionnelles et politiques, doivent être mises au centre de la formation, initiale et continue, des enseignants, qu'il faut aujourd'hui repenser et reconstruire entièrement. À l'encontre aussi bien d'une prescription de résultats dont la seule régulation serait la carotte financière ou la concurrence entre écoles et établissements, que de la prescription autoritaire de supposées « bonnes pratiques », ou encore de la diffusion peu maîtrisée d'idéologies pédagogiques hasardeuses, il s'agit de faire que les enseignants soient beaucoup mieux outillés, sur les plans conceptuel, technique et réflexif, pour faire face aux nouvelles exigences de leur travail, individuel et collectif. C'est là un chantier urgent et d'importance primordiale après le désastre qu'a été la mise en œuvre de la mastérisation.

Un toilettage conceptuel

Plus largement, c'est le chantier de ce que doit être la culture scolaire qui doit être réouvert, bien au-delà du débat sur le socle commun et des modalités calamiteuses de sa mise en œuvre, pour faire que la culture scolaire et ses modes de définition, de découpage et de transmission soient culturellement plus pertinents et socialement moins inégalitaires pour les milieux populaires. La perspective d'un tel chantier a été dressée par Wallon il y a plus de 50 ans, dans un propos qui demeure d'une actualité criante en un temps de remise en cause du « collège unique » : si *« la triade théorie-technique-pratique paraît bien avoir des applications en pédagogie »*, affirmait-il, ce ne doit pas être *« comme principe de différenciation scolaire entre les enfants, (mais) bien au contraire comme une obligation d'organiser pour chacun d'eux toutes les formes possibles de leur activité »*, pour aller à l'encontre de *« cette mutilation de l'homme en Homo sapiens et Homo faber qui a longtemps pesé sur l'organisation de notre enseignement »*. Ce qui requiert non seulement de faire toute leur place aux « humanités techniques », mais également à la composante opératoire, productrice et fabricatrice de toute œuvre, de tout savoir et de toute culture.

Tout cela suppose des orientations politiques fortes, mais aussi un toilettage conceptuel qui fasse litière des idéologies individualistes naturalisantes visant à la maximisation des talents ou du potentiel dont serait porteur chaque individu, à lui permettre de découvrir et réaliser son « excellence propre ». Bien plus que de reconnaître la « diversité » des talents, des aptitudes, des besoins ou des rythmes supposés propres à chacun pour y « adapter » le fonctionnement et les objectifs du système éducatif et des établissements, au risque d'entériner et de naturaliser ainsi les inégalités sociales et d'aller vers une logique accrue d'éclatement du service public, il s'agit de travailler à élucider, non pour s'y adapter mais pour les transformer, les processus sociaux et scolaires qui donnent forme et contenus aux caractéristiques et aux conduites des élèves, aux « besoins spécifiques » qui seraient les leurs, aux « risques » auxquels ils seraient exposés ou dont ils seraient porteurs, et aux « problèmes » qu'ils poseraient aux formations sociales et aux systèmes éducatifs. Perspective que ne facilite pas les multiples ambiguïtés qui fondent, à gauche comme à droite, nombre de discours et de projets sur les rythmes scolaires, l'individualisation des parcours, la différenciation de la pédagogie ou encore sur l'autonomie des établissements.

Pour conclure, précisons que tout ce qui précède serait vain sans une politique de défense d'un service public d'éducation, contre les logiques de concurrence et de ségrégation sociale entre boutiques de luxe et officines de pauvres. D'où la nécessité d'une politique inventive et offensive de redéfinition et de régulation de la carte scolaire qui ne pèse pas sur les seuls acteurs locaux, qui sache mettre en actes les principes d'unité du service public, de solidarité et de collaboration entre établissements, et les imposer à l'enseignement privé aussi bien qu'à l'enseignement public. ■

Olivier Bichet : développeur de citoyens

Utopiste, Olivier Bichet ? Professeur d'EPS, il bataille depuis 2004 pour faire reconnaître le RollerFootBall®. Plus qu'un jeu ou un sport, le RollerFootBall® est un apprentissage du respect, de la mixité, de la non-violence, de l'apprendre et du vivre ensemble. Un dispositif dont l'intérêt a été officiellement détecté dès 2005, l'efficacité prouvée, mais qui a du mal à trouver son financement, parce qu'intéressant à la fois Education nationale, jeunesse et Ville... Envers et malgré tout, Olivier Bichet s'acharne à faire vivre «le jeu du respect et de la citoyenneté» pour donner à tous les enfants la chance de partir du bon pied.

Contrairement aux apparences ce n'est pas un sport...

Effectivement nous ne sommes pas dans une logique de résultats sportifs et d'affrontements « guerriers » ; pour reprendre une formulation d'élève *« ce n'est pas du foot en rollers ! »*. Au delà des enjeux moteurs qu'impose cette activité, elle se différencie par son objectif prioritairement éducatif : Respect, Communication, Citoyenneté, Partage, Plaisir, Ecoute, Mixité, Non-Violence...

Le RollerFootBall®, c'est un projet plutôt citoyen ou plutôt sportif ?.

Conjugué aux nombreux discours vantant les valeurs « éducatives » du sport, on a voulu davantage mettre l'accent sur la notion « éducation » (donc citoyenne), plutôt que sur l'aspect « sportif ». Je le répète souvent : *« Par définition, le sport n'est pas éducatif…c'est ce qu'on en fait qui le rend éducatif ou pas ! »*.

Quelles qualités développe-t-il chez les jeunes ? A qui s'adresse-t-il ?

Dans le collège pilote (collège Paul Eluard de Bonneuil sur Marne – 94), l'action est pérennisée depuis 2005 avec des élèves de SEGPA. Le concept a été transposé dans des structures extrascolaires ou même dans des modules de formations BPJEPS, du fait des qualités qu'il développe : plaisir de jouer et d'apprendre ensemble tout en se respectant.

Les bilans scolaires faits depuis plusieurs années mettent en avant deux indicateurs avec le public SEGPA : absentéisme quasi nul, changements de comportements positifs dans les disciplines investies sur le projet.

Ce jeu a été médiatisé via le Prix de l'innovation éducative en 2008. Il a bénéficié du soutien de l'ACSÉ via son intégration au dispositif «Réussite éducative ».

Seule « ombre » au tableau, nous ne pouvons pas répondre aux nombreuses demandes de formations et d'expérimentations qui nous sont faites. Des discussions sont en cours afin de trouver les moyens de développer et mutualiser ce concept sur l'ensemble du territoire.

Tu as suivi un parcours original avant de devenir prof. Qu'as tu appris dans ces métiers ?

Mon parcours professionnel est atypique, mais que ce soit en tant que Directeur de colonies de vacances, comédien ou animateur évènementiel, j'ai toujours donné de l'importance aux relations humaines et à l'affect en général. Le lien social constitue le dénominateur commun de mes nombreuses activités.

Qu'est ce qui te motive à être aussi opiniâtre pour faire avancer le RollerFootBall® ?

J'ai été le premier sceptique quant à l'appellation de ce jeu, d'ailleurs je n'en suis toujours pas fan et j'y préfère de loin le nom du *« Jeu du Respect et de la Citoyenneté »*. Néanmoins, c'est comme s'il fallait différencier « illusionniste » et « magicien »… l'un de ces deux termes ne fait pas rêver les enfants… L'expérience de terrain nous a fait dépasser l'empirisme et celle-ci a démontré toutes les vertus éducatives et sociales de ce concept. Ce sont toutes ces raisons qui nourrissent mes convictions et m'encouragent à y croire encore pour passer de l'expérimentation à la généralisation. ■

En savoir plus :
http://www.rollerfootball.fr

Amandine Terrier : faire du lien grâce à Twitter

Amandine Terrier est enseignante à Crotenay dans le Jura dans une classe multi-niveaux de CE2-CM1-CM2. Elle a expérimenté Twitter pour communiquer avec les parents lors d'un voyage scolaire à Paris. Mais était-ce une bonne idée ?

Depuis le début du projet, Bertrand Formet accompagne Amandine Terrier en tant qu'animateur Tice. Lorsque l'idée a germé, il a pris contact avec Laurence Juin, pionnière dans les twittclasses, pour comprendre ce qu'il fallait faire et ne pas faire, ce qui était transposable entre un usage en lycée et un usage dans l'enseignement primaire. L'idée de tweeter est née aussi de l'étonnement de voir des élèves de la classe d'Amandine utiliser déjà Facebook sans maîtriser les conditions d'une publication sûre d'images et d'informations sur les réseaux sociaux. Une éducation aux usages s'avérait nécessaire. Le voyage à Paris a constitué une opportunité d'encadrer les pratiques et d'informer enfants et parents. Tweetter a été utilisé dès la préparation du voyage. Les parents ont été formés, accompagnés pour ouvrir leur compte. Le compte de la classe a été créé, un compte collectif plutôt qu'un compte par élève pour encadrer là aussi les usages. Une charte d'utilisation a été affichée en classe. Durant le voyage, les élèves ont twitté mots et images, chacun leur tour sur le smartphone d'Amandine. Les parents ont consulté, répondu, de quoi conserver le lien et s'informer tout au long du voyage scolaire.

Un projet qui dépasse les prévisions...

L'utilisation du réseau social devait s'arrêter là ; une utilisation ponctuelle pour une éducation pratique aux nouveaux médias. Mais peu après le retour à l'école, les élèves expriment leur envie de continuer, de poursuivre l'expérience. Avec leur voyage tweeté, ils ont certes communiqué avec leurs parents, mais aussi noué des liens avec d'autres *twittclasses*, des correspondants qui ont suivi leur périple en s'abonnant à leur compte. Des correspondants de Bombay, du Québec, de Belgique ont échangé, après avoir vérifié leur identité numérique.

Avant de repartir, Amandine et Bertrand ont donc souhaité se poser pour réfléchir à un usage pédagogique raisonné du réseau social. Les contacts avec d'autres enseignants utilisant Twitter sont précieux. Ils se font par le biais de la balise #twittclasse. Bertrand veille sur les publications, les collecte et inventorie les expériences pédagogiques avec twitter. Il a repéré 75 twittclasses francophones en enseignement primaire, au collège et au lycée et trois en université. Les échanges entre enseignants permettent de définir les conditions d'un usage raisonné, réfléchi, où l'outil reste à la place assignée par la pédagogie.

Sélectionner les usages

La classe ne répond pas à tous les messages pour ne pas passer trop de temps sur le réseau social. Twitter est utilisé de façon ponctuelle pour des sorties scolaires ou pour explorer un thème, en sollicitant les compétences des abonnés au compte de la classe. Un travail sur le climat a été ainsi enrichi par les interventions détaillées de Yann Juin, maire d'un village de Charente Maritime, et le témoignage de Mario Asselin qui habite au Québec. On s'est demandé comment gère-t-on les conséquences des chutes de neige dans le Jura, au Quebec et au bord de l'Océan... Les réponses ont vite trouvé un écho pour une exploitation en géographie ou pour la découverte des institutions. Avec Twitter, des experts bienveillants ont apporté leur éclairage, une richesse accessible et précieuse qui ravive la soif d'apprendre.

Des règles strictes

Pour communiquer, les élèves observent un protocole d'écriture. Ils ont droit à trois jets avant d'écrire sur Twitter, l'enseignante valide l'écrit avant publication en ligne. Le compte est géré par les élèves qui ont appris à repérer les « followers » (abonnés) indésirables, soit par leur avatar, leur pseudonyme ou le flou de leur biographie. Pour être accepté dans la communauté de la classe, il faut avoir un lien avec l'éducation, et ne pas être lié à une marque.

Un nouvel outil de lien

Des parents aussi sont devenus des adeptes de Twitter : avant le passage du bus de la bibliothèque départementale de prêt, une bénévole de la bibliothèque interroge ses abonnés sur les livres qu'ils aimeraient emprunter.

Dans le projet d'Amandine Terrier et de Bertrand Formet, Twitter déborde de l'école pour développer de nouveaux liens sociaux entre la classe et des interlocuteurs éloignés, entre la classe, l'enseignante et les parents et même au sein de la commune. Dans un contexte rural, cette fonction de twitter n'a rien d'anodin, elle offre aux élèves des chances d'accéder à une infinité de ressources éloignées. Les potentialités du réseau social sont aussi une source de danger. En primant ce projet lors d'un Forum de l'Innovation, les associations partenaires ont récompensé un usage de Twitter raisonné par la pédagogie. ■

Jacques Bernardin :
« Jouez les ethnologues »

C'est parce que les savoirs scolaires sont d'un autre ordre que les savoirs de la maison que le malentendu s'installe, faisant le terreau de la difficulté scolaire.

Des pistes pour casser les fatalités ? Mobiles d'apprendre, estime de soi, situations-défis et persévérance...

Quel sens les élèves donnent-ils à l'expérience scolaire, et pourquoi les choses ne vont pas d'elles-mêmes pour certains élèves ? C'est la question posée à Jacques Bernardin, président du GFEN (Groupe Français d'Education Nouvelle)

Vous appelez les enseignants à jouer les ethnologues ?

En tant qu'enseignants, notre problème est que nous sommes excessivement familiers avec l'école, ses modes de pensées, ses modes d'approche, ses modes de parler, et que cela sans doute nous empêche de considérer l'expérience scolaire comme une expérience originale.

Que ce passe-t-il avec le passage de la maison à l'Ecole ? Pour le jeune enfant qui vit, pour reprendre les paroles d'Henri Wallon, « enclavé dans sa famille », l'arrivée à l'Ecole est un seuil symbolique qui permet de grandir, à la fois affectivement, culturellement et intellectuellement. Affectivement, cela exige de quitter ses parents, physiquement, quitter sa tribu, gagner en autonomie ; grandir culturellement, en s'ouvrant à d'autres objets, œuvres et pratiques culturelles, élargir son horizon ; grandir intellectuellement, prendre distance avec ce qui était jusque là impensé : apprendre à réfléchir avec d'autres, exercer son esprit critique, s'approprier les codes, les outils, les techniques intellectuelles qui permettent à chacun de s'élever au dessus de soi-même, de devenir auteur de son propre destin.

L'expérience scolaire, c'est donc l'expérience de l'émancipation par rapport à la sphère familiale. Plus rien ne va de soi : l'enfant va devoir réfréner ses envies, arrêter de faire ce qu'il est en train de faire pour aller dans les regroupements. A l'école, tout est codifié : les déplacements, le passage aux toilettes, les règles de prise de parole. Les enfants comprennent très vite (ou pas...) que ce qui intéresse la maîtresse n'est pas le contenu de ce qui est dit, mais la façon dont l'enfant l'exprime. Cela lui demande de se décentrer pour considérer la langue pour elle même, ce qui est une expérience tout à fait originale pour nombre d'enfants. Quant au regard sur le monde, on perturbe ce que l'enfant croyait savoir : la tomate est un fruit, le soleil ne se couche pas, ce qu'il croyait vide est plein d'air… Du concept quotidien au concept scientifique, c'est un bouleversement de perspective.

Quelles continuités, quelles ruptures essentielles entre le familier et le scolaire ?

Restons sur un exemple : « solide », en tant que concept familier, va devoir être réaménagé, dans ses différentes acceptions : « solide » dans le champ de la physique n'a pas le même sens que « solide » en géométrie. Dans le même ordre d'idée, « hypothèse » va être employé dans un sens très différent par le professeur de sciences, de maths, de français, de philosophie… Bachelard dit que pour les élèves, il ne s'agit pas d'ajouter de la culture, mais de changer de culture. Sentiment de poursuite et de continuité pour les uns, qui retrouvent dans l'école des pratiques, un rapport au monde, une manière de parler familier, mais sentiment d'étrangeté radicale, voire de rejet pour les autres, quand l'expérience est douloureuse, qu'elle modifie l'image de soi, quand elle finit même par stigmatiser au yeux des autres.

Pourquoi certain résistent-ils à ce qui est si naturellement bon de notre point de vue pour eux ? Comment expliquer l'échec scolaire ?

La question de l'échec scolaire ne se posait pas avant les années soixante-dix, puisqu'elle ne se mesurait pas. Mais après les années soixante, où on a la drôle d'idée d'ouvrir les portes de l'école sous la double influence de la demande économique et de la poussée démocratique, on s'aperçoit que, contrairement à ce qu'on avait pu penser, la scolarité secondaire ouverte à tous ne produit pas les effets escomptés. Certains n'en profitent pas autant que d'autres.

On construit alors des théories explicatives : certains sont doués, d'autres pas. Dans les années soixante-dix, la sociologie critique explique qu'il y a une corelation forte entre origine sociale et devenir scolaire. Lorsque l'Ecole s'adresse à tous de manière égale, elle présuppose acquis par tous ce qui ne l'est que par quelques uns. Relisons Bourdieu : « En ne donnant pas explicitement ce qu'il exige, le système éducatif exige uniformément de tous ceux qu'il accueille qu'ils aient ce qu'il ne donne pas, un rapport au langage et à la culture que produit un mode d'inculcation particulier, et celui-ci seulement ».

Dans un autre point de vue, Basil Bernstein montre que dans un certain nombre de milieux, les discours sont liés aux contextes, elliptiques, liés à l'ici et maintenant : le geste supplée la parole, ce qu'il appelle langage commun, ou code restreint. Dans d'autres milieux au contraire, on est habitué à des échanges plus universalistes, tournés vers la généralisation, la formalisation, avec la nécessité de donner des détails, d'expliciter le contexte, dans un langage et une syntaxe plus soutenus, plus diversifiés, plus complexe : c'est le code formel, ou code élaboré.

Mais on va progressivement se rendre compte que l'école a des effets de structure, que la société bouge, et qu'au delà des corrélations statistiques, il y a des établissements, des classes et des élèves qui réussissent, plus, mieux, autrement que d'autres, de manière atypique. On va donc avoir des approches plus micro-sociologiques, étudier les mécanismes quotidiens, ordinaires, par lesquels s'assemble et se produit localement la sélection scolaire. Les chercheurs vont commencer à entrer dans les classes et regarder ce qui se passe dans les classes, entre élèves et enseignants. Les travaux de l'équipe ESCOL, autour de Bernard Charlot, Elisabeth Bautier et Jean-Yves Rochex, s'inscrivent dans cette filiation. C'est l'idée d'une lecture au positif, non pas de jugement, mais de compréhension des logiques à l'œuvre : quel sens les élèves (et les enseignants !) donnent-ils à leur présence à l'école, à telle discipline, à tel contenu particulier ? Faire place aussi aux processus à l'œuvre : que se passe-t-il dans la temporalité de la conduite d'une classe, tout au long d'une année ?

Le rapport au savoir est donc une relation de sens, et donc de valeur, entre un individu, et un groupe, entre les processus et les produits du savoir . Avec deux questions clés : pour réussir à l'école, encore faut-il le vouloir, avec des « mobiles » d'apprendre.

De leur point de vue, apprendre, savoir, c'est quoi ?

« Quelle bonne raison ont-ils d'investir l'école ? ». C'est le versant identitaire du rapport au savoir : attentes des parents, modèle ou contre-modèle, métier projeté, image que j'ai de moi. Mais il ne suffit pas de vouloir. Encore faut-il mettre des moyens efficaces pour la réalisation du projet ou de la tâche.

« Quels moyens mettent-ils en œuvre pour apprendre ? ». C'est là le versant épistémique du rapport au savoir : de leur point de vue, apprendre, savoir, c'est quoi ? Adopter quelle posture ? Mettre en œuvre quelles opérations ?

Comment en sortir ?

D'abord, par une approche évolutive de l'Homme. « Nul n'est condamné à la répétition ». Ni les élèves, ni les enseignants. A nous de créer les occasions de bifurquer. Si le rapport au savoir est le fruit d'une histoire passée, il est aussi le produit d'une histoire à venir. S'il est dans l'articulation entre mobiles et moyens, comme tout rapport, si vous changez un des termes, vous changez le rapport. Si le mobile n'est pas directement accessible, on peut intervenir sur les moyens. L'activité, c'est l'interface où peut se recomposer le sens d'apprendre. Toute réussite peut renverser le rapport au contenu. « Je me croyais nul en maths, j'ai réussi aujourd'hui… ben ça alors… ! ». Il peut renverser le rapport à la discipline, et potentiellement à l'ensemble de la scolarité. Toute réussite peut recomposer l'estime de soi et la confiance en ses possibilités. Toute réussite aide à comprendre que le monde est intelligible, et à penser qu'on est intelligent, assez pour le comprendre. L'activité peut réalimenter des mobiles d'apprendre, dès lors que les résultats excèdent le but initialement visé.

Quelles caractéristiques des activités qu'on peut mettre en place ?

- Aller chercher les élèves où ils sont, et non où on voudrait qu'ils soient, à la fois en convoquant ce qu'ils savent et ce qu'ils croient savoir (les concepts quotidiens) et en provoquant des ruptures, des changements de cap vers les concepts scientifiques.
- Faire en sorte qu'ils se posent le problème, condition pour qu'ils s'en emparent. Autrement dit, créer le besoin dans l'activité, ce que les mathématiciens appellent le processus de dévolution. Ca ne va jamais de soi, et il faut du temps. « Parfois, pour donner plus de consistance au problème, il faut compliquer la situation » poursuit-il.
- Ce n'est pas le tout de les engager dans la tâche. Encore faut-il les garder dans l'activité, stimuler l'activité intellectuelle jusqu'à son terme, ce qui ne se réduit d'ailleurs pas à « réussir », mais doit aller jusqu'à « comprendre », comme disait Piaget. Elaborer conceptuellement pour éprouver la jubilation de comprendre, témoignant ainsi de leur intelligence, c'est l'expérience-clé de remobilisation scolaire.

C'est aussi pourquoi nous proposons aux personnes qui viennent dans nos stages, dans un domaine où ils ne se sentent pas forcément compétents, des situations d'apprentissage qui peuvent leur permettre de faire l'expérience personnelle de ce que peuvent être les facteurs de mobilisation, d'accroche, d'aide au cheminement intellectuel des élèves... ■

Et vous...

Pourquoi soutenir

Le café pédagogique
Toute l'actualité pédagogique sur Internet

?

Depuis 2001, vous avez fait le succès du Café Pédagogique. Sans publicité, sans soutien instititutionnel, c'est par le bouche-à-oreille que le Café s'est fait connaitre.
Aujourd'hui, le Café sert plus de 200 000 abonnés, reçoit plus de 700 000 visites mensuelles, abrite un nombre croissant de communautés, de wikis, de blogs créés par des enseignants ou des acteurs de l'Ecole.

Ce succès réjouit l'équipe d'une trentaine d'enseignants bénévoles qui anime le site.

Mais il est aussi source de difficultés.
Il faut faire vivre un site qui consomme une bande passante de plus en plus importante. Il faut le faire évoluer pour répondre à la demande des lecteurs, financer les développements. Il faut sans cesse renouveler le matériel informatique, faire face aux frais administratifs, aux déplacements, etc.
Enfin, il faut aussi veiller à diversifier nos ressources pour rester un organe totalement indépendant.

Or, depuis 2001, nous avons fait un pari fou :
- nous voulons que tous les contenus du Café restent accessibles à tous gratuitement.
- nous voulons que le Café reste vierge de publicité
- nous voulons que le Café reste un média indépendant et libre.

Pour cela, nous avons besoin de vous.
Vous seuls pouvez permettre au Café de continuer son aventure unique : un grand média pour la communauté éducative, créé et animé par des enseignants.

Si vous vous reconnaissez dans ce projet, si vous trouvez que le Café mérite de continuer, alors vous pouvez :
- adhérer en tant que personne à l'association éditrice du Café : vous aurez quelques privilèges à découvrir sur la page «Adhésion»
- inciter votre établissement à devenir Partenaire du Café : il ent tirera des avantages immédiats que vous pouvez découvrir sur la page «Partenaires»
- vous êtes responsable d'association, de collectivité ? vous pouvez soutenir le Café en prenant un abonnement ou en devenant Partenaire Social.

Si vous trouvez que le Café mérite de continuer, alors agissez... Maintenant !
http://www.cafepedagogique.net/Pages/SoutenezleCafepedagogique.aspx

Bulletin à retourner accompagné du réglement à : Association C.I.I.P., 105 rue Bobillot 75013 Paris, France.

Identité : .....
Adresse : .....
Adresse électronique : .....

J'adhère à l'Association C.I.I.P., éditrice du Café Pédagogique, adhésion annuelle 26 €
Libellez votre chèque à Association C.I.I.P.

Programme

9 h 45 Ouverture :

Christian Forestier, administrateur général du CNAM,
François Jarraud, Café pédagogique

10 h Quelles pratiques innovantes pour démocratiser l'Ecole ?

Cinq enseignants sélectionnés parmi les participants aux Forums des enseignants innovants présentent des pratiques de terrain destinées à favoriser la réussite scolaire de tous.

Olivier Bichet, professeur d'EPS
Monique Ducroux, professeur des écoles
Thierry Lambert, professeur de sciences physiques
Marie Soulié, professeur de lettres
Amandine Terrier, professeur des écoles

11 h Construire l'école démocratique

Des experts dialoguent pour présenter leurs priorités pour démocratiser l'Ecole :

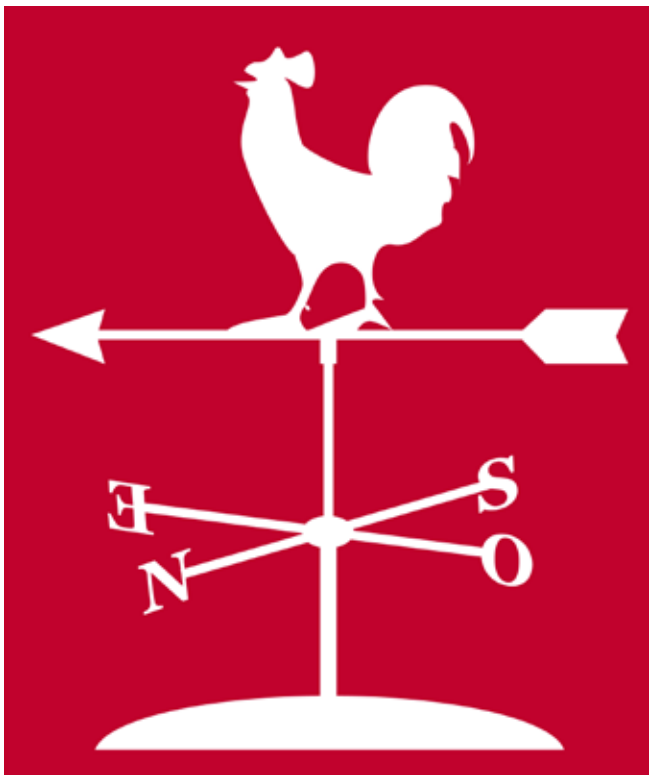
- **J. Bernardin**, président du GFEN
- **G. Longhi,** ancien proviseur
- **Y. Reuter**, Professeur de didactique du français à l'Université Charles de Gaulle - Lille 3
- **Y. Rochex**, professeur en sciences de l'éducation à Paris-VIII
- **H. Zoughebi**, vice-présidente du conseil régional d'Ile-de-France, en charge des lycées

12 h 30 à 14 h Pause déjeuner (déjeuner libre).

14 h - 15 h 15 Quatre ateliers en parallèle

- Comment accueillir tous les élèves ?
- Comment favoriser le rapport à l'écrit ?
- Comment utiliser les TICE pour la réussite de tous ?
- Quelles passerelles entre école, collège et lycée ?

Ces ateliers seront un moment d'échange entre experts, enseignants innovants, représentants des collectivités locales et public. Un rapporteur suit chaque atelier animé par un membre du Café pédagogique.

15 h 30 – 16 h 30 Synthèse et conclusion :

- **George Pau Langevin**, ministre déléguée à la réussite éducative
- **Nathalie Mons,** maître de conférences en sciences de l'éducation, membre du Comité de Pilotage de la Concertation sur la Refondation de l'Ecole
- **Christian Forestier**, administrateur général du CNAM,